

À propos de la vitesse du fantassin au combat

Autor(en): **Clément-Grandcourt**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **83 (1938)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341882>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Étranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1.50.

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Avenue de la Gare 33, Lausanne _____ Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Pré du Marché, 3 — Lausanne

A propos de la vitesse du fantassin au combat

Le numéro de juillet de la *Revue militaire suisse* contient de fort intéressantes observations, de source allemande, sur le problème tant agité de la vitesse du fantassin au combat. Depuis qu'il y a des écrivains militaires et qui discutent sur la fameuse formule $\frac{1}{2} MV^2$, les uns ont mis l'accent sur la masse, la puissance, d'autres sur la vitesse. En temps de paix, on insiste généralement sur la vitesse, sur la légèreté qui en est la condition première. La guerre remet l'accent sur la puissance, surtout dans la guerre de position. Là, pour certains, le problème n'est plus qu'une simple affaire de démolition : mettre par-dessous ce qui était par-dessus et par-dessus ce qui était par-dessous. Pour neutraliser les résistances qui pourraient encore subsister, on institue le barrage roulant qui interdit à l'assaillant et le bénéfice de la surprise et celui de la vitesse, puisque les vagues d'attaque suivent le barrage à la vitesse de 100 mètres en trois ou quatre minutes. D'où la lenteur de l'attaque, qui permet au défenseur de stopper les brèches faites dans un dispositif par l'arrivée des renforts en

temps utile et le rétablissement de ses tirs d'arrêt. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet, que nous avons déjà traité dans la *Revue militaire suisse* (novembre-décembre 1921, janvier 1922 : « Les attaques en vitesse pendant la grande guerre et l'après-guerre ») et devant des auditoires d'officiers suisses en janvier 1938.

La puissance est indispensable, mais à l'employer seule, on n'arriverait qu'à immobiliser les fronts et à éterniser la guerre par une destruction mutuelle. La vitesse au carré multiplie l'effet de la puissance. Il faut les deux facteurs. Dans la guerre d'autrefois, leurs exigences paraissaient souvent contradictoires. Dans la guerre d'aujourd'hui, l'introduction du moteur arrive à concilier dans bien des cas ces exigences. Mais dans bien des cas — et la guerre d'Espagne nous le prouve — les mécaniques de tout genre ne peuvent jouer qu'un rôle secondaire ; le fantassin reprend le rôle capital et il ne peut jouer ce rôle que par la vitesse. Comme le dit le major E. dans une formule saisissante quoique juste, *il faut lutter de vitesse avec la mort.*

L'idée n'est pas nouvelle ; on en a eu de saisissantes applications depuis l'introduction des armes à tir rapide. Citons, sans nous perdre dans des considérations rétrospectives, les extraordinaires attaques à toutes jambes faites par les Derviches soudanais, armés de lances, de sabres et de bâtons, contre les carrés anglo-égyptiens armés du Martini ou du Remington, attaques couronnées d'un plein succès et aboutissant au massacre. De pareils exemples, mal interprétés, ont causé les fortes attaques à la baïonnette des débuts de la grande guerre, attaques trop souvent sans appui par le feu, et qui ont abouti elles aussi au massacre, mais au massacre de l'assaillant. Aujourd'hui, les tirs de neutralisation, par armes à tir courbe, par feux obliques ou par-dessus la tête des troupes, l'emploi de rideaux de fumée, etc., tous ces moyens de la technique moderne ont pour but de rendre l'abordage possible, et grâce à l'abordage, la conquête du terrain par l'infanterie, restée malgré tout la reine des batailles. Mais l'idée d'une

attaque faite au pas ralenti derrière le barrage roulant, par des hommes surchargés, est nettement écartée, et ce n'est pas trop tôt.

Nous nous excusons, auprès de lecteurs très avertis, de répéter ces banalités. Nous voulons seulement en tirer l'affirmation de cette première vérité trop perdue de vue pendant la guerre : la vitesse reste une condition essentielle du succès de l'attaque. Elle exige des fantassins allégés et entraînés. En cela, nous sommes complètement d'accord avec le camarade de l'armée allemande.

Or cette idée, quoique juste, n'est pas neuve. Dès avant la guerre, elle était mise en pratique par les infanteries qui voulaient se mettre dans l'ambiance du combat réel ou qui avaient eu la bonne fortune d'y plonger déjà.

Dans le *Carnet de route d'un officier d'état-major*, le général anglais Sir Jan Hamilton, détaché auprès de l'armée japonaise pendant la guerre de Mandchourie, écrit ceci, en date du 19 mai 1904 : « J'ai été préoccupé pendant quelque temps de savoir si les expériences du Yalou avaient entraîné les Japonais à modifier en quelque manière leurs formations ». Le général a la bonne fortune de voir s'exercer sur le terrain une compagnie qui a pris part aux batailles du début, et il voit en particulier cette compagnie, qui a environ 1500 yards à parcourir, engager d'abord son premier peloton par deux bonds de 100 à 150 yards faits « avec une rapidité étonnante », puis le peloton de renfort prolonger à gauche le premier par un seul bond d'environ 400 yards (soit plus de 350 m.) fait d'un seul coup. (Le général remarque ici : « Nos hommes ne pourraient faire cela, pas plus que les hommes d'aucune armée continentale, asiatique ou américaine, que j'aie jamais vue ». En quoi il s'avance beaucoup.) Ensuite bonds de 100 yards par pelotons attenants, une minute seulement au maximum étant employée pour tirer à chaque arrêt. A 800 yards de la position, supposée occupée par l'ennemi, la chaîne est renforcée par le peloton de réserve qui vient la prolonger à droite. Puis bonds de deux compagnies, assaut parti à

350 yards de l'objectif, mené avec une « merveilleuse vitesse » et menant les assaillants à la même allure aux deux tiers de la hauteur de la colline qui avait 30 pieds de haut.

L'exercice, au total, n'avait pas duré vingt minutes.

« Cette attaque, faite, dit Sir Jan Hamilton, en formation beaucoup trop dense, donnait furieusement à penser. C'est l'attaque des Derviches faite par des hommes ayant entre les mains des fusils modernes et soutenue par une artillerie qui paraît presque aussi bonne que la nôtre comme personnel et meilleure comme matériel... Ils courent si vite que c'est comme s'ils avaient été sur le feu quatre fois moins longtemps que toute autre troupe dans les mêmes conditions ¹. Cette combinaison de la tactique d'infanterie avec la rapidité des mouvements de la cavalerie... pourrait déconcerter considérablement même les meilleurs canonniers et tireurs. »

Empressons-nous de dire :

1^o que l'adversaire supposé était le Russe, qui, d'après Hamilton, était le plus mauvais tireur de toutes les armées européennes ;

2^o que les Japonais modifièrent leur tactique, car d'après le capitaine, depuis général Duval, ils étaient arrivés (vers 1912) au bond de 50 mètres en 12 à 14 secondes.

Le procédé est appliqué en France, au moins dans certaines unités très entraînées. Dans la brochure *Le testament militaire du colonel* (depuis général) *de Maud'huy* (1911), alors commandant du 35^e à Belfort, on lit ceci :

« Que la section de *la compagnie* qui veut se porter en avant envoie à l'ennemi une bonne rafale de quatre à cinq cartouches par homme pour le forcer à se terrer ², puis

¹ A 100 mètres en 3 minutes, vitesse normale des attaques de 1915-1916, l'infanterie française aurait fait, sans arrêt pour tirer, les 1500 yards en 45 minutes environ.

² Avec le Lebel de l'époque, cette rafale se faisait coup par coup, les huit cartouches du magasin tubulaire — analogue à celui du Vetterli et assez long à recharger — étaient conservées pour le feu à répétition précédant immédiatement l'assaut.

qu'elle se précipite en avant à *toute vitesse*. Elle pourra ordinairement faire son bond de 30 à 50 mètres avant que l'ennemi ait pu reprendre un feu ajusté (nécessité de nos exercices de perfectionnement à l'exécution du bond de 50 mètres). »

A la même époque (1910-1913), nous commandions, dans la même brigade que le colonel de Maud'huy, une compagnie du 21^e bat. de chasseurs, et nous retrouvons dans notre « journal de bord » les notes suivantes :

« Le bond de 50 mètres se fait en 12 à 15 secondes, celui de 100 mètres en 30 secondes. Et cette vitesse se soutient pendant plusieurs centaines de mètres. Le feu, dans certains cas, est ouvert moins de 5 secondes après le commandement. La charge finale est poussée sans se désunir pendant 150 à 180 mètres (*les hommes en capote, avec le sac en tenue de campagne*). On pourrait encore arriver à mieux... »

On aurait pu arriver encore à mieux, moyennant un entraînement progressif, avec des hommes sans sac comme les fantassins allemands d'aujourd'hui.

Au cours de la campagne de Syrie-Cilicie, en 1921, nous avons vu nos Kabyles du 21^e régiment de tirailleurs algériens, régiment à vrai dire extraordinairement entraîné et ardent, réaliser et soutenir dans les plus mauvais terrains montagneux et rocailleux des vitesses analogues.

Pour en revenir au major E., il fait observer avec juste raison que les landwehriens (hommes de 27 à 32 ans si c'étaient des landwehriens de 1^{er} ban, hommes de 33 à 39 ans si c'étaient des landwehriens de 2^e ban) ne pouvaient pas « tenir le coup ».

A partir d'un certain âge — qui vient assez vite pour le civilisé d'Occident — l'homme devient en effet lourd et poussif, ou plutôt peu d'hommes, grâce à leur tempérament ou à leurs habitudes sportives, conservent les aptitudes de la jeunesse. Les exigences relatives plus haut pouvaient être imposées sans déchet sensible à une compagnie active, presque quotidiennement entraînée, et formée

de chasseurs de 21 et 22 ans, et de sous-officiers un peu plus âgés (ils étaient, à notre compagnie, presque tous rengagés, mais sauf l'adjudant, ne dépassaient guère l'âge de 30 ans). Une compagnie de réservistes se serait montrée, sauf exceptions, beaucoup plus lourde et plus lente, donc plus exposée aux pertes.

Rien ne souligne mieux :

1° la nécessité de sélectionner les vieilles classes, si on en veut tirer des éléments aptes à la guerre de mouvement ;

2° et aussi la nécessité de n'employer la majorité de ces vieilles classes que dans des missions défensives, où il faut avoir plus de ténacité que de souffle ou de jarret. Là, leur sang-froid et leur conscience trouveront utilement à s'employer.

Dès le début de la guerre, le mouvement débordant des Allemands par la Belgique obligea les Français à mettre prématurément en ligne d'abord des divisions de réserve formées d'hommes de moins de 34 ans, rappelés beaucoup moins souvent que les miliciens de l'élite suisse et qui avaient perdu dans la vie civile l'entraînement initial de l'active, dont les résultats disparaissent au bout de deux ou trois ans. Ces divisions, sauf celles qui provenaient des corps de l'Est (56^e et 70^e) et dont les réservistes avaient « gardé l'empreinte », se montrèrent très inférieures à l'active au combat. L'entraînement à la marche, très poussée dans l'armée française de 1914, laissa des fruits plus durables. Aussi, pendant la retraite de Charleroi, faite par une chaleur écrasante, et qui dura du 24 août au 4 septembre, le nombre de traînants fut relativement faible et les hommes retrouvèrent tout leur entrain au clairon de la Marne.

Les divisions territoriales, bien que formées d'hommes ayant jadis fait trois ans, et bien qu'animées en général d'un esprit de discipline et de dévouement satisfaisants, furent, elles aussi, envoyées pour prolonger l'aile gauche, en rase campagne et dans des circonstances où il aurait

fallu beaucoup d'agilité, de souplesse, d'entraînement. Tout cela leur faisait défaut, et rien ne le montra mieux que les pertes subies, au combat ou en route.

L'entraînement doit donc être sérieusement entretenu dans la vie civile. Sinon, bonne volonté et patriotisme ne suffiront pas.

* * *

Où nous ne sommes plus du tout de l'avis du major E., c'est lorsqu'il assure qu'un travail physique pénible et des exercices d'endurance rendent l'homme lent, malgré des exercices compensateurs. C'est peut-être vrai pour des Allemands, ce n'est certainement pas vrai pour des Français ou pour des Nord-Africains. La lenteur dont se plaint le major E., nous l'attribuerons beaucoup plus au *drill*. Le combattant d'aujourd'hui doit être un « jaguar » et non plus un portefaix ou un automate.

Nous n'avons jamais constaté que l'entraînement à la marche, voire les travaux de route, aient le moins du monde nui à l'aptitude combattive des troupes que nous avons commandées en temps de paix comme en temps de guerre. On sait que les troupes indigènes, comme la Légion étrangère, agissent aux colonies autant par la pioche que par le fusil. Ce qui n'était pas sans surprendre les officiers anglais. Au Levant, les tirailleurs nord-africains passaient les deux tiers de leur temps aux routes et aux constructions, et le dernier tiers seulement à la manœuvre et au tir. Les cadres se rouillaient peut-être un peu, mais les hommes point. En colonne, sitôt arrêtés, on améliorait ou on ouvrait des pistes. La troupe n'en était pas moins allante et souple le lendemain au combat.

On nous dira peut-être : « Ces Africains sont des gens exceptionnels ». Soit. Mais voici quelques chiffres pris dans le journal déjà cité. Notre compagnie du 21^e bataillon de chasseurs faisait par semaine jusqu'à trois manœuvres, de jour ou de nuit. La manœuvre ne nuisait pas à la marche, ni la marche à la manœuvre. Preuves :

5 mai 1911. Je mène la compagnie — sans sacs — voir la frontière à Montreux-Château. Ça fait une journée de 50 kilomètres.

17 avril 1912. La compagnie, en armes et capote (sans sacs), met 28 minutes pour aller du port de Mont-Bart au pont de Montbéliard (près de 6 kilomètres).

30 avril 1912. Marche sans sacs de 50 kilomètres pour aller voir le champ de bataille de Chenebier (bataille de la Lisaine).

Ces performances n'avaient d'ailleurs rien de surprenant à la division de Belfort. Les régiments de cette garnison avaient l'habitude, une fois par an, de faire en tenue de campagne (sac chargé) l'étape Belfort-Ballon d'Alsace et retour dans la journée, ce qui faisait une bonne cinquantaine de kilomètres. Ils ne laissaient pas un homme en arrière.

Cet entraînement systématique à la marche ne nuisait en rien aux sports. Mais là, à notre avis, une distinction s'impose. Les sports ordinaires sont loin d'être sans inconvénients, physiques et moraux, pour la bonne exécution du service militaire. Il n'en est pas de même des sports proprement militaires, pratiqués largement en Allemagne sous le nom de *Wehrsport*. Leur valeur éducative et pratique est incontestable et ils cadrent bien avec les commentaires du major Soldan. Ils développent les réflexes utiles au combat. Ici nous citerons encore quelques notes de notre journal :

« Concours d'escrime à la baïonnette (répété tous les 15 jours). Il s'agissait d'embrocher correctement un mannequin en terre glaise ayant à peu près la consistance d'un corps humain, revêtu d'une capote et d'un équipement. Le coup devait être porté en partant de la distance maximum, de manière à obliger l'homme à se détendre complètement, pour la « figure » appelée double pas en avant.

» X. arrive à porter le coup en partant de 6 m. 50 du mannequin.

» Y. (15 jours après) obtient la distance record de 7 m. 52. »

« Au cross-country, en terrain très dur, sur 7 km. 500, le premier arrive en 42 minutes. » Ce dernier sport, qui est passionnant, n'est à pratiquer qu'avec beaucoup de modération, car il risque de « claquer » ceux qui y participent.

* * *

On excusera le tour personnel de ces souvenirs — déjà bien vieux — mais actuels encore, peut-être. Ils prouvent, d'abord, quel travail se faisait avant 1914 dans les corps frontières de l'armée française, puis la nécessité d'un entraînement qui ne soit pas *einseitig*. En combinant ses diverses exigences sans oublier jamais que son but, c'est la guerre, on arrive sans difficultés majeures à un développement harmonieux qui crée *le combattant individuel dans l'action collective* et fait de la compagnie d'infanterie, où 200 énergies humaines sont polarisées vers le même but sous l'impulsion du même chef, une véritable *mitrailleuse vivante*, capable de toutes les missions, animée de tous les enthousiasmes, résolue à tous les sacrifices.

Général CLÉMENT-GRANDCOURT.
